

Hubert Lucot

Frasques



Extrait de la publication

Frasques

Hubert Lucot

Frasques

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2001
ISBN : 2-86744-850-6

www.pol-editeur.fr

Deux sensations de base :
douce pluie, puis *serrée froide*
sur les œufs dans la paille ;
le val d'herbe sonore
de traverses en bois.

Un hôtel particulier domine à
Neuilly le bras de Seine qui longe
l'île de Puteaux en friche (baraques).

Sur la terrasse, une jeune femme très jolie,
peut-être,
mais nous abaissons nos regards
(est-ce en 1946 ? j'ai 11 ans) sur
des adultes court-vêtus de blanc qui
jouent au tennis dans le jardin
de l'hôtel particulier voisin.

Immense lumière émeraude jusqu'aux
horizons de ciel devant moi, la forte
marée découvre une étendue qu'il
me plaît de nommer
plateau

Le vieux juge rencontré en juillet 1992
sur ce plateau provisoire non loin de
vagues finissantes me suggère que son
insatisfaction (finie sa vie active, à 69 ans
il m'apparaît toujours le jeune homme qui
s'élançait au-dessus du filet de volley-ball)
est celle de l'humain.

Il a réussi son existence.
Il s'emmerde.

Souvenirs sans acuité, des images
plates sollicitent ma réflexion depuis
plusieurs années.

Est-ce ma mère contre la pierre
d'évier dans une cuisine sans lumière
au début de l'Occupation ou même
avant la guerre? Il n'y a pas de
scène, aucune parole. La femme
frotte, peut-être.

L'eau me vient à l'esprit aujourd'hui
parce que le cliché est encore *humide* ?

Jeune femme pauvre, silencieuse,
quel avenir ?
(tenace, âpre)
Je possède cet être
dans mon organisme,
sa saveur chimique,
non pas les savoirs
qui feraient de lui
un souvenir courant.

(Laver
gratter
elle
tape
à la
machine,
emplissant
la cage
d'es
ca
lier.)

Depuis mes dix ans, des familiers lointains
construisent dans l'Ouest des milliers
de kilomètres de chemin de fer,
comme ils matérialiseraient une frontière
barbelée
dans le désert.

Saloon, l'aigrette au-dessus de cuisses
nues dans des dentelles rose chair,
ces westerns ne nous montrent pas
ce qui était : vieilles pouffiasses,
mais les anges féériques que de la salle
poivrots prolos vachers mineurs
trappeurs au nez gelé
VOYAIENT.

Sur la très agréable terrasse née
du trottoir élargi une serveuse vient
dans *le soleil*.

Au bord de l'ombre, qui fait COUP DE COUTEAU,
elle débarrasse en vitesse des verres un peu sales,
éb rani e une ca ra fe,
la STABILISE.

Aussitôt : la carafe solitaire,
translucide dans le soleil. L'objet renaît à l'être
dont « un peu plus » il disparaissait.

Une jeune femme seule en tailleur de dame.
Si (après un effort tendancieux)
je reconnais ma tante Henriette,
l'héroïne de cette *vue indistincte*
est une modeste demoiselle du téléphone
pendant les années de guerre.

Important la consistance
d'une étoffe (sèche, probablement),
la rigueur d'un tailleur.

Assis sur l'herbe du fleuve Oise,
je distingue parmi mes congénères ensoleillés

un vieil homme
nu
debout

Deux jeunes gens rapides liés par
un BALLON volant semblent
continuer la partie commencée
dans *une saison passée*.

Le vieux nu respire l'ennui.

« Au-dessus », sur le quai (une triste
avenue insonore du département
Val-d'Oise), son automobile ?

Si je retire quelques accessoires,
nous voici en 1950.

Des roses de potager couleur pelure d'oignon
jaillissent du trottoir à travers la vitrine
du Maine-Anjou.

Alors ce café de la banlieue parisienne,
faux cuivre, formica,
se tourne en une essence *bistrot rural*.
Celui qui s'y arrête – ayant laissé son vélo
contre un volet en bois lourd de chaleur –,
seul dans la pénombre de la grande salle
(route déserte en plein soleil),
a l'illusion qu'une aventure *commence*,
ensevelie dans l'immobilité.

Pourquoi le réel souvent
ne me donne aucun plaisir ?
(Le contraire est tout aussi surprenant.)

Pourquoi *reprendre le réel* constitue
une activité et donne un résultat
qui souvent me satisfont ?

Le travail consiste à *repasser quelque chose*
– pas « réellement » les mots.
À devenir enfin l'instituteur du village
et son élève *peinant avec plaisir*.
(un aigle, un cactus
apparaissent
dans la fenêtre)

L'immense maison des X, près de l'église.
Volontiers je la griffonnerais, sous le lierre,
de menus faits et pâles portraits.

Cette maison possède une
qualité fascinante :
elle est F E R M É E.

Je ne connais pas les X.
La phrase éventuelle :
« *On ne les a pas vus cette année* »
m'inclinerait vers : exil, divorce, maladie...
Les mots *cette année* concentrent
le tragique possible.

Je passe d'une pièce à l'autre,
fais *grincer* du bois dans la maison abandonnée,
marquant la présence d'un être : moi,

une voix douce me désigne qui retirais
mes chaussures :
« *Tu es rentré ?* »

Je suis une chaussure à la main.
Me sens en pleine *matérialité*.
(Mangeant, je note parfois ma *médiocrité*,
ce n'est nullement la même chose.)

Vers 1958, la mère de Jean Vannier s'est précipitée
à l'hôpital. Dans un couloir, deux chaussures
devant une porte FERMÉE, celles de son fils
qui a été renversé rue Caulaincourt.

PARALLÈLES deux chaussures VIDES
devant une chambre qu'elle imagine *mortuaire*.

Vingt ans après, Jean Vannier me dit
sa certitude que sa mère (alors morte)
ne lui a jamais confié cette terreur
qui dura quelques secondes.

Souvent envahit ma mémoire
un mouvement qui ne s'est
pas encore produit.

S'accomplissant, il réalise à
la perfection le dessin virtuel
qui reposait en moi.

Au Maine-Anjou,
qui à midi fait restaurant,
un homme s'est violemment
TOURNÉ, les bras en croix,
une carafe vide au bout d'une
des deux mains,
en un signal à la serveuse
encore invisible.

Marcher vers l'Oise,
croisant épiceries couleur orange
et encadreurs à odeur de bois
(une ligne s'allonge
dans la vitrine transparente).

Par dizaines, des formes tournantes
– *seins fesses chevelures slips* membrés –
mènent, à la vitesse de la lumière,
dans des catégories JEUNES VIEUX GROS SVELTES
qui pétrifient en une milliseconde
le temps long : la croissance juvénile...
l'épaississement adulte...

La seule chose qui
me plaise est l'émotion, le
monde au niveau
de l'épiderme.

Tout le
SEXE
serait là,
tout de
la condition
humaine.

J'aime effectuer le travail du temps
en cultivant la lenteur.

Je laisse REPOSER le texte travaille,
je ne sais si c'est en moi.

Je remonterais du bord de l'eau, un canoë
ruisselant sur l'épaule.

Quand ? : fin des années 30 (j'ai 3 ans).

Le canoteur marche les pieds nus
dans des sandales pleines d'eau.

Une enfant pleure, seule dans la nuit
de l'hôpital, continûment s'écoule
dans des pleurs silencieux.
Cette femme a 80 ans.

« Elle a pleuré toute la nuit »,
me dit l'autre femme, dans le lit voisin,
« hier, par mégarde,
on lui a révélé qu'elle allait bientôt mourir. »

1

Morts, fraîcheur

Villa fermée sur des herbes folles, grille rouillée écaillée. L'idée « Mort de Frank ».

Il vivait dans des locations souvent frustes. Acheta un appartement sur la mer, là d'où l'on va, par les pins, vers le phare carré, noir comme l'est la Kaaba.

Une maison aveugle nous voit... je m'en approcherais dans la nuit... Petit roman : un homme revient (une femme), il y a par là un coffre colonial, ce hobereau ne venait pas des mers, des îles, ferrailleur enrichi à Aubervilliers.

La maison était basse, sa vétusté l'écrasait dans une impasse de poussière, l'escalier extérieur fait sonner la cloison. Forte femme, à l'odeur forte, la grand-mère de Frank repose dans sa mort proche en cet été 1950 : sable insistant déposé par l'obscurité, son lit-

cage, dans un cadre piqueté de rouille et de mouches les moustaches de son mari mort il y a des décennies.

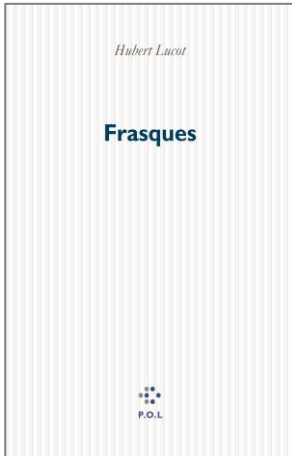
Quelqu'un dit : « C'est un peu comme si... » Souvent des gens chantaient cette chaînette syllabée 3-2 ou 1-2-2, il me semble aujourd'hui (sachant de 1938 cette mélodie) que sur un ton délicieux le propos contient quelque amertume. Quand, dans l'hiver 1940, nous fîmes la queue pour des sardines de guerre, le commerçant marque, dans son grossier tablier, un néant : « Pas vous ! » Ma mère encaisse. Puis : « C'est un peu comme s'il m'avait giflée. » *C'est un peu comme si* dessine le joli de ce que l'on fait ou la brutalité de l'offense, mais notre discours bourgeois a l'esprit de la dominer, finement la dissout, on ne retient que finesse.

Parmi nos amis, il est des femmes libres (selon mes cinq ans). L'une : « Il m'a dit à peu près : Soulevez votre robe, que je voie votre cul. » Il : un médecin, célèbre professeur ? un producteur de films ?

Dans la lumière solaire et balnéaire qu'ombre le climat bistrotier (plateaux, sombres bouteilles, lavette mouillée) un film fait rouler ses images sur l'écran géant : deux groupes se séparent devant un fleuve étroit ; une fillette et un garçonnet s'apprêtent à monter sur une marche en bois, elle appartient au pont ; au-dessous, le monde est végétal (lotus). Les deux groupes marchaient dans l'herbe ; les marches, le pont naissent du vert ; très probablement, la nature tragique

Achévé d'imprimer en octobre 2001
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1746
N° d'imprimeur : 01-2708
Dépôt légal : novembre 2001

Imprimé en France



Hubert Lucot Frasques

Cette édition électronique du livre
Frasques de HUBERT LUCOT
a été réalisée le 5 octobre 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en octobre 2001
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867448508 - Numéro d'édition : 2553).
Code Sodis : N46681 - ISBN : 9782818012130
Numéro d'édition : 231002.